

Du même auteur

L'Absence de ciel, Notabilia, 2019.

Sur l'auteur

Adrien Blouët est né en 1992. Après des études aux Beaux-Arts de Paris, son premier roman, *L'Absence de ciel*, paraît chez Notabilia en 2019. Peu après il part plus d'un an au Japon où, en pleine pandémie, d'Okinawa à Tokyo, en passant par l'île de Shikoku, il exerce de nombreux petits boulots, se rêve anthropologue, et écrit, vaincu par la malédiction de l'écrivain voyageur.

LES IMMEUBLES
DE FER

Adrien Blouët

LES IMMEUBLES
DE FER

Roman

NOTAB/LIA

© Les éditions Noir sur Blanc, 2021
ISBN : 978-2-88250-702-0

Mais alors, pourquoi la ville ?

ITALO CALVINO

ZZZZZION ! Bz BZT BZT. BZZT PRRR. ION, PFF-
FRT (ZION), ZZZION, PRFFFT... TRCRTRCRTRCR.
TRCR'TRCRTRCRTRCRRRRRT ; TRCRTRCRTRCR. Bz. BZZ,
BZZZ-ZT. ZION, NNNION. PFFFRT, ZION, ZZZION, TRR-
CRTRCRTRCR'. DZING... TZING DZING-TING-TING.
KRTZKKK. KRZZZ. KCRRRRRT DZIOM IONM IONMION.
KR-KRRR ; FRTKRTKRTPRR. Un silence. FCRRRFFFT...
FRZZZT. ION, encore un coup, TRCRRRRR, ZRZZT'...
et dans un dernier éclat de postillons en fusion le
silence se fait, la main lève le casque et sa propre
nuit, éblouissante, rejoint la nuit commune à tous.
Le visage – venu de loin, d'un Ouest sans cow-
boys –, les joues craquelées soufflent, refroidissent
sommairement l'ouvrage. Le filet de fumée s'étrécit,
la main rabaisse la visière. Hésite un instant. Voit
peut-être le vide en dessous, devine sans peur la
longueur de la chute, le rapprochement du sol et
la brutale incandescence du crash. À cette altitude
et en ces lieux qui n'en sont pas encore tout à fait,
dans cet endroit en puissance dont les chaussures
souples du commun des mortels ne foulent jamais les

poussières pernicieuses, aucune enseigne, de diodes ou de gaz, n'éventre la noirceur. Seules quelques lampes résistantes et blafardes, sablées à la limaille, guident et orientent les hommes-fourmis dans leurs activités nocturnes. Trop haut, trop tôt pour aucune transaction. Pas de porte à pousser, de fumet à renifler, seuls la production et le travail, le travail dans sa racine la plus... latine. Les mains reprennent, ou plutôt : tout le corps, et les bruits suivent, et suit la fumée bleutée, blanche, stroboscopique, qui tourbillonne comme une haleine soufle en hiver. Flash, flash. Épais nuages. La lumière elle-même hurle, la forme abstraite du métal semble supplier, crucifiée aux briques réfractaires et martyres allongées sous elle. Visière, souffle, visière, les exclamations visuelles jaillissent à nouveau. La nacelle convulserait presque, si les normes avaient été contournées, éludées, mais pas ici, ici la confiance règne et le fer, la volonté et le sable d'import, portés ensemble à ultra-haute température, coagulent vers le ciel avec une assiduité et une patience inhumaines. Des silhouettes arpentent de loin en loin l'intérieur du châssis rectiligne, prolongements des outils qui leur donnent ce que la nature leur avait refusé et qui génèrent les coups, le contact du métal contre le métal, du froid contre la fonte, la tension d'où naît l'arc électrique... Tout se passe bien avant la rouille. Sur la nacelle à gauche, à quelques mètres, une autre silhouette se tient immobile. Elles sont deux et pourraient être du même acier que celui qu'elles contraignent et respirent, trempé, inoxydable, de

cet acier qui les maintient dans les airs autant qu'il les lie à la terre, suspendues par des câbles goudronnés à flanc de leur infinie falaise, une falaise artificielle, muraille de verre à la régularité numérique. La vapeur exprimée par la silhouette, l'autre silhouette, s'élève aussi en colimaçon, se mêle à la fumée, dévorée. Elle, l'autre, ne sait rien des coups de flash intermittents qui la frappent, tournée vers la paroi en devenir, tournée vers l'immense cage encore creuse, encore vide où dominant, à tous les étages, les plus autoritaires ténèbres.

Et continue le vacarme, l'horreur onomatopéique. Mais personne n'entend tout ça. Personne ne l'entend, car c'est de ma propre cage thoracique que vient le bruit et c'est dans la grotte creuse de mon crâne qu'il résonne, rire sonore d'un parasite invisible. Je suis seul dans ce bureau, à la vitre le front collé. Je ne sais rien du froid qui mord à cette hauteur ni de l'odeur des étincelles, je vois seulement : je vois les silhouettes casquées et harnachées plus petites qu'elles ne le sont, les nacelles agrippées à la façade de la tour qui s'est dressée lentement, parallèle à la nôtre, dernière éclosion d'un concours international d'érection entamé outre-Pacifique quelque cent quarante hivers plus tôt. Elle n'ira pas plus haut ; là-haut, noir et gris sur fond noir clair, s'exhibent le toit hérissé de pics, les câbles qui tombent du ciel, l'intrication compliquée par la perspective du cadre d'acier qui, plus bas, vers le sol de l'avenue à peine visible, est déjà là aussi

condamné par des vitres noires et scintillantes qui renvoient l'éclat de la rue, les phares rouges des voitures comme les dernières couleurs du monde.

Voilà comment on élève un gratte-ciel : une structure de béton, un châssis de métal, une couverture de verre, en couches successives, du bas vers le haut. Sur la vitre, mon souffle fait de la buée, et une forme ovale que j'estompe d'un revers de manche demeure là où était mon front. Mon reflet ouvre la bouche et esquisse un sourire de clown de film d'horreur. Essaye de toucher mes pieds sans plier les jambes, ma cravate rayée caresse mes élégantes chaussettes à petits points. Le dehors, les hommes de fer ont disparu. Shanghai s'est effacée. La baie vitrée ne dédouble plus que l'open space, les néons du plafond désignent le point noir d'une impossible fuite. Les conduits d'aération respirent, dispensent en toute générosité le précieux chauffage, ventilent gentiment. Je suis le dernier col blanc ici ce soir. Le gardien des lieux, jugeant le monde comme une dame de cour scrute les paysans au travers des stores de son palanquin. L'écran de mon ordinateur veille mais la musique, en sourdine, ne s'est pas éteinte. Riff inaugural, et commence une chanson, je dirais même, une chanson d'amour :

*I'm sailing my ship across your sea
The stars are guiding me
I'm going where no one else can be
Across your shining sea –*

PREMIÈRE PARTIE

Je suis arrivé à Shanghai en plein été. Enfin, pas vraiment. Je suis arrivé à Shanghai à la fin de l'été, mais il faisait toujours extrêmement chaud, assez pour mettre en fusion la ville entière. Chaud et moite et humide comme dans une jungle sans jungle, sans même aucun alignement de palmiers à huile suintant la mort. J'étais fatigué par le choc de l'arrivée, suivi des multiples chocs thermiques infligés par les innombrables climatiseurs de la ville, fatigué par le voyage et par l'avion que je n'ai pas l'habitude de prendre. Comme je n'avais pas encore d'appartement, j'avais laissé mes affaires dans le dortoir d'une auberge de jeunesse où j'avais réservé quelques nuits, et je marchais dans une ruelle reliant deux rues plus importantes, une ruelle que peu de voitures empruntaient. En me croisant, une dame affublée d'une grande visière anti-ultraviolets, conduisant en zigzag son scooter rose, électrique, silencieux, fit tomber les bouts de bois, ou les pieds de table, qu'elle maintenait dans un équilibre instable à ses pieds. Elle s'arrêta, je

l'aidai à les ramasser, puis elle s'en alla, et un type d'à peu près mon âge, avec une chemise à carreaux et les cheveux longs, me fit remarquer, en anglais, que j'étais très aimable. Je dis que c'était normal, même les dangers publics ont droit à une humaine considération, et, comme nous marchions dans la même direction (lui vers quelque part, moi sans aucun but), il poursuivit la conversation et me demanda si j'avais déjeuné. Pas encore, répondis-je sans avoir aucune idée de l'heure qu'il pouvait être ici. Lui-même s'apprêtait à manger, justement, dans un délicieux restaurant de raviolis de sa connaissance, un peu plus loin – il dit le nom d'une rue que j'oubliai aussitôt. On pouvait y aller ensemble, il serait content de me le faire découvrir : bonne idée, je ne connaissais personne, je n'avais encore jamais mangé en Chine et entendre parler de raviolis m'avait tout de suite donné faim.

Il m'aida à commander parmi les quelques options disponibles : forme et cuisson, type de garniture, avec ou sans soupe. Deux petits drapeaux en plastique posés sur la table indiquaient les numéros de nos commandes. Le type me dit s'appeler Simon, qu'il prononçait à l'anglaise, *Saimone* ; je lui fis remarquer que ça ne sonnait pas très chinois, et il répondit qu'en effet il avait aussi un nom chinois dans lequel il se reconnaissait d'ailleurs plus que dans le patronyme choisi à l'intention du reste du monde, mais que, pour un étranger, c'était un peu compliqué, et effectivement, lorsqu'il le prononça,

je préfèrai continuer à l'appeler Saïmone – de toute façon, je n'aurais plus besoin de dire son nom de toute la conversation. Je le dévisageais pendant qu'il parlait, de son accent un peu mâché. Avec ses cheveux longs et sa chemise, il aurait pu être une espèce d'altermondialiste shanghaien, mais ce qui m'intriguait surtout, alors que ses sourcils paresseux prenaient la liberté de s'éparpiller à mi-parcours, c'était un gros grain de beauté, sombre, sans relief mais très chevelu, qu'il avait dans le cou. Pourquoi, alors qu'il semblait raser son visage étroit, ne pas se débarrasser au passage de ces poils malvenus, arborés là comme un trophée ? Il parlait vite et beaucoup, d'une manière pas toujours compréhensible, comme s'il débobinait au hasard le fil complet de sa pensée et le corrigeait à voix haute au fur et à mesure, au lieu de valider mentalement, comme le veut l'usage, son discours avant de l'exprimer. Il savait que je venais d'arriver et me parlait donc de la Chine, de Shanghai, de la différence entre cette mégapole financière et sa petite ville d'origine, certainement immense elle aussi. Il était paysagiste. Oh, répondis-je, intéressé, j'étais moi-même urbaniste de formation, c'était pour ça que j'étais venu passer l'année ici. Saïmone était plus expérimenté que moi, il travaillait déjà dans son entreprise depuis trois ans et insista bien pour que je ne me fourvoie pas : il était paysagiste-concepteur, certainement pas jardinier ; il travaillait dans un bureau, avec un ordinateur, et non sur ses genoux avec une casquette. Il sortit son téléphone. J'acquiesçai,

j'avais bien compris : en tant qu'urbaniste, je n'avais personnellement jamais posé un parpaing ni aplani du goudron frais. Sans réagir à ma remarque, il me montra les photos des jardins sur lesquels il travaillait dans la région de Shanghai – plus précisément, des plans et des schémas de jardins, avec des fonds blancs éblouissants et des lignes droites, violettes, vertes, tracées par des logiciels de concepteurs-paysagistes. Après trente secondes à les voir défiler, j'insistai : je suis urbaniste, et plus précisément, urbaniste venu pour un stage à Shanghai, chez Lufang International. Lufang International, répéta-t-il, fronçant ses sourcils épars en plissant les yeux ; il marmonna qu'il avait entendu parler de Lufang International, mais je voyais bien qu'il n'en était pas du tout certain. Je n'avais aucune photo à lui montrer, alors je lui dis regretter que la collaboration entre urbanistes et paysagistes ne soit pas, de ce que j'en savais, plus rigoureuse, que trop souvent mes collègues et moi nous contentions de laisser des vides blancs sur nos cartes, comme des bases militaires soumises au secret-défense, des vides qu'eux, les paysagistes, n'avaient plus qu'à colorier pour en faire les poumons salutaires où viendraient se ressourcer les habitants des alentours, fatigués par le rythme carnivore de la vie urbaine. Une serveuse en chemise pleine de taches d'huile arriva alors à toute allure et posa sur notre table deux assiettes fumantes de raviolis bouillis. Saïmone me souhaite bon appétit, déverrouilla de nouveau son téléphone et commença à déjeuner.

Au moment de nous séparer, devant un pont du métro aérien, pour reprendre mon errance et lui son travail, il me proposa d'échanger nos contacts : peut-être, dit-il, pourrait-on se revoir plus tard, il avait besoin de pratiquer son anglais. C'était plutôt soulageant de voir que, dès le premier jour, Shanghai mettait sur ma route une connaissance qui pourrait devenir, un jour, quelqu'un sur qui compter. Je scannai son code, on devint amis, et il serra ma main moite avec engouement, occasion pour moi d'observer une dernière fois son curieux grain de beauté. Tandis que je me demandais quoi faire du reste de ma journée, je levai distraitement les yeux vers une haute tour peinte en bleu pâle, aux balcons de laquelle s'épanouissaient quelques fleurs et des plantes : sur trois ou quatre étages, ondulant au vent, un trio de fougères à différents degrés de bonne santé, un peu sèches et verdâtres, se superposaient exactement à l'image de la composition capillaire de Saïmone encore très nette dans ma mémoire. Deux couvertures accrochées aux balustrades, de part et d'autre des fougères-sourcils, redessinaient même la raie qui séparait ses cheveux ; en bas, la plante la plus feuillue était exactement à l'endroit où il portait son grain de beauté fourni. Je me retournai d'un coup, sur le point de l'appeler pour lui signaler ce prodige en le secouant par les épaules, mais il avait disparu. Je levai encore une fois les yeux, c'était bien lui, c'était bien son visage serein qui apparaissait en trompe-l'œil sur la façade

de la tour. Je ne savais pas ce qu'il aurait pensé de cette comparaison tout à la fois précise et hilarante, mais j'espérais avoir plus tard l'occasion de partager ma découverte avec lui.

Ce déjeuner ne fut qu'une politesse que me faisait Shanghai, un cadeau de bienvenue : contrairement à ce que j'espérais, aucun autre Saïmone ne vint interrompre le cours des jours suivants. Près de l'auberge de jeunesse, je déambulais dans les rues, seul, parcourant l'incompréhensible plan urbain qui m'apparaissait déjà comme l'anti-manuel de mon futur métier.

Planté au milieu d'un pont d'où la vue était dégagée, je regardais couler la rivière Suzhou qui serpentait, aiguillée par des berges et des promenades piétonnes arborées. De part et d'autre de la rivière, de longues suites de tours s'alignaient comme des boîtes de plats surgelés, de tous âges et pour tous les standings, avec des vitres irisées, des façades saumon, des hauteurs impossibles découpant des lignes dentelées entre leurs arêtes, dans le ciel argenté tendu entre les deux rives.

J'étais certain qu'à l'envers de ces façades shanghaiennes et inédites se cachaient d'autres villes, des villes que je connaissais, qui auraient simplement glissé l'intérieur caverneux de leurs corps

dans une nouvelle enveloppe, comme si derrière les murs défraîchis et les surfaces de verre vivaient et travaillaient des étrangers, dans des bureaux et des maisons étrangères.

2

Mais prétendre que je ne connaissais personne, parmi tous ceux qui arpentaient Shanghai, aurait été inexact. Cet été-là, à la fin du mois de juillet, c'est-à-dire au mitan des dernières grandes vacances qui séparaient mes études de mon entrée dans la vie professionnelle, avec ses trente-cinq heures de présence par semaine, ses quelques semaines de congé par an et toutes les réjouissances qui viendraient compléter l'arsenal poétique du travailleur, nous étions partis une dizaine de jours en Grèce, tous les deux, avec Adèle. Il s'agissait simplement de prendre des vacances ensemble, prétendions-nous, quand au fond nous savions aussi bien l'un que l'autre que ces vacances étaient destinées à préserver les apparences pour le reste du monde, plutôt qu'à sauver ce qui ne pouvait plus l'être. J'avais reçu une réponse positive de Lufang International quelques semaines plus tôt : j'allais pouvoir moi aussi partir en Chine et, en conséquence, nous nous retrouvions bien obligés de nous accrocher encore un peu. Les journées passées dans cette station

balnéaire surchauffée, près de Thessalonique, se résumait pour moi à des rues bondées de touristes d'Europe de l'Est qui achetaient des souvenirs à la sauvette, à des plages où les mêmes touristes se transformaient en flâques de chair trop cuite et aux restaurants où, le soir, nous dînions sous les lampions, nos regards fixés sur deux points opposés, avant de regagner l'appartement, le plus souls possible, par des escaliers montant et descendant entre des ruelles éteintes, au rythme de nos tongs qui s'harmonisait étrangement avec le Sôûtra du Cœur qu'Adèle psalmodiait en monoton.

L'idée de partir à Shanghai venait d'elle. Ce n'était pas son idée à proprement parler, puisqu'il avait toujours été question qu'on y aille ensemble, mais il avait fallu pour ça que je trouve une raison de me rendre en Chine qui puisse s'associer à la sienne, et de pouvoir ainsi la suivre, même si nous évitions d'utiliser ce verbe qui, les semaines passant, tombait de nos bouches comme un poids de plus en plus lourd chaque fois qu'il était prononcé. Il y avait un certain temps qu'Adèle s'intéressait au bouddhisme. Ç'avait d'abord été la branche zen, puis Nichiren et ensuite, je crois, chán, la dernière en date, mais à cette époque j'avais déjà arrêté de suivre les détails, en partie par paresse, en partie parce que c'était toujours risqué : soit je ne m'intéressais pas assez et j'étais un égoïste, soit je m'intéressais trop et, là, je la vampirais – j'avais choisi mon camp, celui des égoïstes était doublement plus supportable que

celui des vampires. Au début, le bouddhisme n'était pour elle qu'un simple hobby, comme d'autres vont à la pêche ou faire de l'escalade un soir par semaine, mais rapidement ça n'avait plus suffi, elle voyait bien que les mystères immenses qui se cachaient derrière ces textes, sur ces sites internet et dans ces insondables cérémonies n'allaient pas se laisser percer sans quelques efforts supplémentaires. Son professeur de yoga ou une amie du cours de yoga lui avait parlé de stages qui existaient un peu partout en Asie et qui permettaient, par exemple, de partir deux ou trois semaines au Tibet pour une retraite dans un monastère, à boire de la soupe et écouter chanter des bonzes en tunique. En faisant quelques recherches, elle avait jugé que ces séjours étaient trop superficiels et que, puisqu'elle terminait ses études à la fin de l'année, au lieu de chercher du travail comme je m'apprêtais à le faire, elle partirait un an, en Chine, pour faire du bouddhisme à temps complet. Il y avait plusieurs écoles basées à Shanghai ou à Pékin qui, en plus de donner des cours de langue chinoise, proposaient des voyages réguliers pour aller méditer en montagne ou faire des pèlerinages, moyennant des sommes que le grand-père d'Adèle, qui disait oui à tout, avait tout de suite accepté de payer.

Elle avait choisi Shanghai et, sans bien me souvenir de cette période pendant laquelle je passais tout mon temps à travailler, j'imagine que la situation n'avait pas encore atteint son point de rupture, et

que partir ensemble nous semblait encore évident à tous les deux. Peut-être l'était-ce seulement pour moi, peut-être aucun de nous n'était-il capable d'imaginer une alternative à ce que nous connaissions depuis si longtemps. Quoi qu'il en soit, j'avais répondu à toutes les offres d'emploi que j'avais pu trouver tant que celles-ci avaient trait à la planification urbaine. Le temps que la réponse arrive, la situation s'était dégradée, Adèle m'avait à peine félicité, préférant éviter ce sujet devenu presque absurde entre-temps, mais nous avons malgré tout atterri en Grèce, cette fois-ci sans pouvoir dire de qui venait précisément l'idée (l'appartement, lui, avait été payé par le grand-père pour féliciter sa petite-fille d'avoir obtenu le diplôme impossible à rater de son école de communication). Et ces vacances, à mesure qu'elles passaient, prenaient des allures de purgatoire. Adèle récitait ses soutras pendant que je cherchais des poissons dans les coraux pour échapper à mes pensées et éviter la foule, rêve insensé à cette période de l'année. Parfois, un bus nous emmenait dans les terres jusqu'à un site historique suffisamment éloigné des côtes pour décourager les masses de touristes, mais nous revenions toujours plus tendus qu'à l'aller, d'avoir dû nous supporter pendant tellement d'heures, presque seuls, sans autres corps autour pour absorber les mauvaises vibrations de nos nerfs.

Un matin d'accalmie, affalés sur des coussins autour de la table basse, ma tête était posée sur

sa cuisse nue. Je commençai à tripoter son débardeur, puis, passant la main en dessous, à caresser son ventre et remonter jusqu'à ses seins. Tout en gardant une main sur son clavier, elle prit mon bras et le retira doucement, pour le poser par terre, ajoutant sans me regarder qu'elle avait l'impression d'être chez le gynéco. Je soupirai et traînai ma tête sur un coussin, le visage tourné vers la porte-fenêtre. Quoi ? l'entendis-je répondre à mon soupir. Je dis que je ne voyais pas l'intérêt de partir ensemble dans un pays où il faisait quarante degrés si c'était pour ne même pas baiser. Adèle ferma son ordinateur, me fixa dans les yeux et dit qu'on avait baisé, m'obligeant à préciser : il y a quatre jours. Elle sourit en penchant la tête, ouvrit la bouche mais ne répondit rien. Puis elle s'approcha sur les genoux, m'enjamba et s'assit sur mon bassin, serrant mon cou dans une main et commençant, de l'autre, à ouvrir lentement ma chemise, en même temps qu'elle plongeait sa langue dans ma bouche. Je ne réagis pas d'abord, puis me laissai faire et, en l'embrassant, je glissai le début d'une main dans son short. Quand elle eut défait le dernier bouton de ma chemise, elle ouvrit mon pantalon, descendit la braguette et, sans prévenir, elle me mordit la lèvre, assez fort pour me faire presque mal, s'appuya sur mon torse pour se lever et sortit sur la terrasse, disant que non, vraiment, elle ne pouvait pas, je n'avais qu'à aller me masturber mais, si c'était possible, ailleurs que sous ses yeux. Puis elle alluma

un bâton d'encens, se tourna vers la mer et reprit ses chamanisations.

Le dernier jour, il était devenu tellement clair que nous allions nous séparer que je préférais ne pas en parler. Installés sur la grande terrasse, on mangeait des sandwiches achetés en bas, et Adèle me demanda ce que, du coup, je comptais faire. Je n'y avais même pas vraiment réfléchi. À propos de quoi ? Elle hésita, n'ayant pas envie d'être la première à mettre des mots sur cette évidence instable qui nous guettait. Qu'est-ce que je comptais faire après cet été, voulait-elle savoir. Les yeux dans la mer, immobile en bas et si calme vue d'ici, je marquai un instant, puis répondis, en haussant vaguement les épaules, que j'allais faire comme prévu, partir à Shanghai, faire mon stage. Elle se leva et marcha jusqu'à la cuisine, où je l'entendis boire un verre d'eau, puis elle revint s'asseoir et s'éclaircit la gorge. On était à l'ombre, mais elle plissait les yeux en me regardant, comme si ce que j'avais dit était tellement insensé que c'en devenait éblouissant. Ce stage, au départ, c'était pour partir avec elle, non ? Si, mais c'était aussi une belle opportunité pour moi, et je ne voyais pas de raison d'annuler, on n'avait pas besoin de partir ensemble, ni de vivre ensemble là-bas, ni même d'être ensemble pour que j'aie envie de faire cette expérience. À ce moment-là, je crois qu'il aurait fallu beaucoup d'encens pour que le démon qui commençait à bouillir en elle retourne dormir dans ses chakras. C'était

complètement ridicule, dit-elle, ce stage n'avait vraiment pas l'air si génial que ça, et Shanghai, et partir, c'était son idée, son projet, même que ni la Chine ni les voyages ne m'avaient jamais intéressé, moi ; toutes les conditions étaient donc réunies pour que j'annule et qu'elle s'envole seule, sans moi. Il n'y avait même pas besoin d'appeler ça une rupture, c'était une simple division. Évidemment, cette dernière journée tous les deux avait été horrible. Mais je n'avais rien annulé, ce voyage allait aussi être le mien, et ce stage, contrairement à ce qu'en pensait Adèle, m'avait toujours paru très enthousiasmant.

Depuis le district de Changning, où se trouvait l'auberge de jeunesse, avec un peu de volonté ou beaucoup de temps à perdre on pouvait marcher jusqu'au fleuve Huangpu. Avant les quais, il fallait traverser des quartiers de maisons basses et de venelles, emmêlés d'odeurs de friture et de pelotes de fils électriques, qui m'évoquaient bien plus l'Asie que ces tours sans sommet qui, dans cinquante ou cent ans, évoqueront sûrement bien plus l'Asie que ces quartiers désuets qu'on aura partout rasés, assainis et, avec ma complicité, plantés d'immeubles à leur tour.

Des vieillards au faciès rabougri me suivaient de leurs yeux myopes, assis sur des tabourets déglingués ou sur des transformateurs électriques trop hauts pour eux, comme si leurs enfants, s'en allant au marché, les avaient posés là en leur faisant promettre de rester bien sages, et les vieillards, obéissants, veillaient depuis leurs perchoirs sur ces quartiers en voie d'extinction.

Quand le jour déclinait sur Shanghai, sans que la nuit remporte jamais tout à fait la victoire, une mosaïque de fenêtres s'allumait au hasard des nécessités, brillait dans la demi-pénombre... je me sentais surveillé. Derrière le large Huangpu se dressaient les célèbres tours de Pudong, du nom du district étendu au bord duquel elles semblaient défiler. Le soir, il faisait toujours aussi chaud, l'humidité gardait l'empreinte de la chaleur, la libérait, la rattrapait sans cesse, mais les couleurs des enseignes, une fois le ciel éteint, annulaient un peu le gris du jour et le voile de fatigue qu'il déposait discrètement sur chaque chose. Autour du plus haut des gratte-ciels, I LOVE SHANGHAI clignotait dans la brume. D'autres messages animaient les autres tours, et des bateaux enflammés d'ampoules glissaient nonchalamment sur l'eau, emportant des silhouettes minuscules sur les entreponts. La nuit sentait comme une fête foraine.

Les bureaux de Lufang International se trouvaient près du fleuve, répartis non loin du boulevard qu'on appelait le Bund, dans plusieurs buildings arborant à leur sommet le logo du groupe avec ses cinq feuilles vertes, une pour chacun de ses fondateurs. Quand je traînais dans Shanghai, je finissais souvent, sans le vouloir, par arriver devant la Lufang International Tower, comme si tous les chemins de la ville menaient à ce quartier de constructions lisses

et scintillantes, desservies par des rues à leur image, mieux entretenues et plus sévères qu'ailleurs. Alors que je n'avais pas commencé à travailler, je connaissais déjà inconsciemment le trajet qui reliait le fleuve au pied du principal building de Lufang, dont je préférais ne pas trop m'approcher.

Mais les jours s'écroulaient les uns contre les autres, le stage allait commencer et je devais quitter l'auberge de jeunesse ; je dus finir par me forcer à trouver un appartement, ou plutôt une chambre modeste dans un appartement en colocation. Avant même d'arriver à Shanghai, j'avais déjà intégré des conversations de groupe qui mettaient en contact des agents immobiliers et de futurs locataires, mais ouvrir une seule de ces ennuyeuses non-discussions était resté au-dessus de mes forces. Des groupes en ligne du même type permettaient de contacter des locataires qui quittaient leurs chambres avant la fin de la durée stipulée par le contrat : ils devaient trouver quelqu'un pour les remplacer, s'ils voulaient pouvoir récupérer la caution versée au moment de la signature. Mais on finissait toujours par passer par une agence, il fallait toujours perdre un temps fou et c'était toujours infiniment ennuyeux. Quand j'avais fini par m'y mettre, c'est une agente immobilière appelée Amy qui m'avait contacté la première. Son nom était suivi par une petite maison et une clé démesurée. J'avais bloqué les suivants, tous cachés derrière leurs pseudonymes nord-américains, considérant d'emblée qu'il y avait en ce monde plus de

charlatans que d'honnêtes agents, dont Amy, qui m'inspirait confiance, serait la seule représentante à mes yeux. Sur sa photo de profil, elle posait devant un panorama flou et coloré, qui aurait aussi bien pu être le toit-terrasse d'un centre commercial élégamment aménagé qu'un parc national du Yunnan en hiver. Cette photo, les autres, et les contenus qu'elle partageait, que bien entendu je ne pouvais pas comprendre, dessinaient le portrait d'une personne qui savait égayer un profil professionnel de touches originales et personnelles, ce qui, chez quelqu'un qui exerçait un métier de contact tel que celui d'agent immobilier, me semblait essentiel et de bon ton. De plus, elle était déterminée à m'aider, j'en voulais pour preuve le temps énorme qu'elle perdait à m'envoyer des photos de chambres toutes exactement pareilles, que je faisais défiler sans trop y croire, espérant en secret que, dépitée par ce client difficile, elle finirait par choisir pour moi.

On s'était finalement rencontrés pour une visite, et mes sorties avaient pris un tour un peu différent, désormais guidées par un projet. Amy ne lâchait jamais son téléphone, c'est à peine si celui-ci avait le temps de se mettre en veille, elle était connectée en permanence, assaillie de travail même à distance. Je la suivais à travers des ruelles, des portes dérobées et des immeubles aveugles, dans la chaleur collante calmée par de régulières averses subtropicales qui couvraient d'un film visqueux nos parapluies transparents. Les appartements, dans

ces tours brutalistes, bétonnées, à l'inverse de la tour de verre dans laquelle j'allais bientôt travailler, étaient souvent en partie plongés dans la pénombre, et déserts ; à croire que les éventuels colocataires, terrorisés par notre visite, se tenaient le dos contre leur porte fermée, le regard horrifié et une main sur la bouche pour s'empêcher de hurler. Des chambres, rien ne contredisait les images reçues par téléphone : elles paraissaient copiées les unes sur les autres, décalquées d'après un plan témoin. Seul le prix des loyers variait selon des critères, j'en étais persuadé, algorithmiques.

Je choisis finalement, et sans qu'Amy fasse beaucoup d'efforts dans ce sens, une chambre quasi vétuste, du moins rudimentaire, voire absolument spartiate. Très bien : j'avais la conviction qu'un urbaniste devait, presque en sociologue, expérimenter sur plusieurs niveaux et à toutes les échelles les quartiers qu'il s'échinait à créer pour le bien-être des communautés humaines venues se grouper dans les villes – et dans le cas de Shanghai, si immense, si peuplée, si densément habitée, on pouvait même presque parler d'entassement. L'appartement qui abritait ma nouvelle chambre, et semblait désert, devait faire figure d'exception.

De toutes les chambres que j'avais visitées, elle était tout simplement la moins chère, vacante depuis

des mois, pour ainsi dire à l'abandon, m'avait avoué Amy qui n'essayait pas d'en vanter les mérites, il est vrai presque inexistant. La commission qu'elle touchait était sûrement trop dérisoire pour valoir la peine de perdre son temps, j'avais même dû insister pour obtenir une visite. Tu ne vas pas aimer la décoration, écrivait-elle. (Les agents immobiliers appelaient *décoration* l'état général des appartements, dont les planchers vermoulus laissaient parfois apparaître une deuxième couche de sol qui ressemblait en tous points, malgré l'altitude, à de la terre.) La climatisation individuelle, continuait-elle, était défectueuse, et les communs ne valaient pas mieux : la cuisine était mal foutue, la salle de bains partait en miettes, et la cabine de douche, n'en parlons pas, toujours pleine de moisi – sur ce dernier point, il s'avéra qu'elle avait un peu exagéré. Les murs de la chambre, en guise de papier peint, étaient couverts de carrelage blanc, comme un vestiaire ou l'atelier de découpe d'une boucherie de quartier. L'immeuble, de vingt-sept étages, était carrelé lui aussi. Du carrelage gris, en plusieurs teintes ; peut-être avait-on prévu de le karchériser régulièrement avant d'abandonner l'idée, en voyant que la pluie faisait le travail de nettoyage, faisant mine de ne pas s'apercevoir qu'elle transformait en fait les carreaux en des briques ternes, de plus en plus vieilles et rugueuses. La faute était évidemment imputable à des architectes aussi véreux que surmenés et travaillant sous d'infinies contraintes, puis sans doute au comité de quartier en charge

de l'immeuble ; c'est en tout cas ce que disait Amy pour se justifier et essayer de revenir maladroitement sur ses critiques, une fois ma décision prise.

Les quatre façades étaient ornées, sous chaque fenêtre ou presque, de ventilateurs de climatisation agrippés aux murs par des tuyaux tentaculaires, comme des verrues nomades ou des sangsues cyborgs. Il y avait deux entrées, des gardiens, deux ascenseurs au milieu du building, en face d'une cage d'escalier lamentable, avec poubelles communes à tous les étages vidées, quand ils le pouvaient, par des employés certainement livrés à la merci d'épouvantables rats d'égout. Chacun des paliers avait droit à sa fenêtre sale et à ses lampes anémiques, et desservait six appartements. Le mien était au cinquième étage. L'entrée faisait office de cuisine ; venaient ensuite, au centre, le salon, déserté, comme je l'ai dit, au moins depuis la signature de la charte d'Athènes, puis, disposées autour, cinq chambres habitées par des Chinois et des étrangers. Toutes avaient une serrure et une clé. Le plafond de ma chambre était peint en blanc, le reste était couvert de ce carrelage cloisonné par des joints noircis, fendu par endroits, croustillant quand on marchait dessus. Elle était vraiment petite et le lit, placé dans le sens de la largeur, moins long qu'un lit standard : une boîte construite in situ, avec un matelas anorexique, trop court pour que je dorme autrement qu'en diagonale. Mais il y avait une fenêtre au-dessus du lit, qui laissait passer l'air même une

fois fermée ; et, surtout, la chambre possédait un balcon, auquel on accédait par une étroite porte. En guise de rambarde, un parapet était surmonté de fenêtres de verre blanc qui, lorsqu'on les ouvrait, dégageaient une vue rapidement arrêtée par le paysage urbain ; le regard se heurtait au quinquonce des immeubles, le monde s'aplatissait, les perspectives s'évanouissaient. J'imaginai la vue depuis les hauteurs : un panorama sans aucun doute grandiose, révélant le paysage fumeux qui se perdait dans le blanc du brouillard ou de l'air, pareil à un dessin méticuleusement gommé. Ici, au pied des bornes parallélépipèdes, des mondes bigarrés s'entrechoquaient tout au long du jour, des livreurs en scooter, des magasins de fruits, des gens de toutes sortes, surtout des vieux qui marchaient avec leurs cabas de légumes, un peu penchés et toujours énergiques. J'entendais les gorges gargouillantes que l'on raclait, les crachats qui s'expulsaient avec éloquence et ferveur. C'était donc ça, la Chine. Rien de bien compliqué. Et moi, je pouvais enfin souffler : j'habitais à Shanghai.

M. Orsini vivait à n'en pas douter dans un quartier plus central, dans un immeuble plus élégant, à un étage plus chic, avec lumière naturelle, vrais balcons et authentiques fenêtres, le tout orienté plein sud. Son salaire le lui permettait, certes, mais ma décision d'emménager dans une chambre originale allait de pair avec mon idée d'une pratique urbanistique de terrain, engagée, main à la pâte et caméra à l'épaule.

Si je voulais être un peu honnête, j'admettrais avoir emprunté pas mal de ces convictions à Igor, et beaucoup à Sébastien. On avait étudié ensemble un an ou deux avant de devenir amis. Il était facile de les repérer : alors que les autres étudiants en aménagement des territoires étaient plutôt de discrets intellos, Igor et Seb passaient les pauses à se lancer des objets dans les couloirs (paquets de cigarettes, balles rebondissantes...) et à les rattraper, tout en développant de longs argumentaires critiques sur le cours précédent, toujours pour conclure que le prof

n'y connaissait rien. À les voir, on aurait dit deux enfants de douze ans qui, surdoués, auraient sauté une dizaine de classes. Les autres les ignoraient, et je faisais la même chose au début – j'étais un peu con à vingt ans, mais eux, la première fois que je les avais vus, je les avais trouvés vraiment très cons. Jusqu'au jour où un énorme avion en papier avait atterri près de moi ; je le leur avais renvoyé, Igor en avait profité pour me parler, et rapidement je m'étais retrouvé à passer tout mon temps avec eux. On se séparait parfois le week-end, quand Adèle n'en pouvait plus de les voir – leurs trois caractères avaient beau me sembler complémentaires, l'émulsion n'avait jamais vraiment pris. Il m'arrivait donc de manquer l'éclosion de certaines de leurs nombreuses lubies, que Seb et Igor s'entendaient pour accorder et développer ensemble, qu'elles brûlent une semaine avant de s'éteindre ou qu'elles s'inscrivent en eux pour de bon, et transforment en profondeur leur vision de l'urbanisme, et du monde, avant de m'imprégner à mon tour. Ils pouvaient parler d'urbanistes célèbres pendant des heures. Plus qu'à leurs œuvres, c'est à leurs vies qu'Igor et Seb s'intéressaient, ils étaient capables de discourir à propos de ces grands hommes (et de ces grandes femmes, avec en tête Jane Jacobs et son *Déclin et survie des grandes villes américaines*, dont on m'avait tellement rebattu les oreilles que je pensais l'avoir lu) comme s'il s'était agi de vedettes de cinéma qui, à des carrières prestigieuses, avaient associé des personnalités tumultueuses, dignes d'un intérêt

fanatique. Daniel Hudson Burnham, l'urbaniste-architecte à qui l'Amérique devait sa Ville des vents, les passionnait incommensurablement : Igor s'extasiait à propos de la vie et de la mort mystérieuse, ou tout au moins étrange, de Burnham, un artiste obsessionnel qui avait passé son existence, disait-il, à en découdre avec le tissu urbain, et sur qui Sébastien avait lu et regardé tout ce qu'il avait pu, quand Igor, qui lisait rarement autre chose que de précises publications universitaires, se contentait d'attendre qu'il lui résume les livres au fur et à mesure de sa lecture, et s'endormait toujours avant d'avoir vu la fin des documentaires. C'était donc en partie grâce à Igor et Seb que j'avais choisi, ou prétendu choisir, de vivre dans une chambre singulière, au plus proche de mon sujet, en urbaniste gonzo. Moi qui voulais les impressionner, ça ne manqua pas : quand ils découvrirent les photos que je leur avais envoyées, leurs réponses furent universellement enthousiastes.

Si j'avais eu, en arrivant ici, des connaissances déjà bien ancrées concernant la ville-monde, si j'avais étudié Shanghai plus en détail, ou été un spécialiste expérimenté de l'urbanisme en Extrême-Orient, peut-être aurais-je choisi de mener une existence plus hors-sol, plus détachée de mon objet d'étude, de mon travail, tout simplement. Mais cette vie n'aurait correspondu ni à mon budget ni à mes envies, en plus de m'attirer sans manquer les critiques de mes amis restés en France. J'avais donc

échoué dans ce réduit immaculé, dans ce quartier la plupart du temps évité par les Occidentaux – avec mes colocataires en guise de rare exception pour confirmer cette règle.

C'était une journée idéale pour aller lire dans un jardin public. Avant mon départ, Sébastien et Igor m'avaient offert un roman chinois qui m'aiderait, espéraient-ils, à connaître un peu mieux les coutumes locales. Je déjeunai d'un bol de wontons dans une gargote de ma rue, qui proposait aussi des pâtes froides aux cacahuètes, des légumes râpés, ce genre de plats équilibrés. La serveuse était souriante ; pendant que je mangeais, elle me demanda si c'était bon, d'une voix douce, comme si on avait fait l'amour. Elle essaya même de m'apprendre un peu à parler chinois, mais je dus lui faire comprendre que c'était peine perdue. Je rejoignis ensuite Zhongshan Park, situé non loin, derrière quelques boutiques-cagibis où des marchands apathiques vendaient des cigarettes et des coques de téléphone. En arrivant, je découvris qu'au bout des fils auxquels s'accrochaient les cerfs-volants de Zhongshan Park, on trouvait des petites vieilles dames ratatinées prêtes à s'envoler, tirant en rythme sur les bobines qui les reliaient à l'atmosphère. Les cerfs-volants volaient sans cesse, ils clignotaient dans la nuit ; la première fois que je les avais vus depuis Changning Road, si extrêmement haut, j'avais pensé qu'ils décollaient

des sommets des tours sauvages qui décrivent une courbe à l'ouest du parc. Entre les pelouses, des compteurs de décibels donnaient en chiffres rouges la mesure du calme qui régnait dans ces allées arborées. Parfois, un type s'approchait, et hurlait. Il y avait des mares, un vendeur ambulante qui proposait de minuscules poussins en duvet synthétique montés sur des barrettes à cheveux, des kiosques à musique de style traditionnel où venaient s'égosiller des saxophones, des murs pékinois couronnés de tuiles émaillées. Après quelques ponts qui zigzaguaient au-dessus des plans d'eau, au bord desquels des types pêchaient, on arrivait dans un abri de longs arbres dénudés qui poussaient dans les plis des pavés, sous lesquels des quatuors scrupuleux jouaient au mah-jong, chaque table entourée par vingt commentateurs. Je m'installai sur un banc en bordure de pelouse, sous la nébuleuse fluctuante des cerfs-volants.

Il y avait bien une heure que j'avais commencé à lire. L'air était lourd, alors, imitant quelques personnes autour de moi, j'avais retiré mon T-shirt pour prendre le maximum de fraîcheur avant l'invasion des moustiques. Je m'aperçus soudain que le vieux bedonnant qui s'était assis sur mon banc s'adressait à moi. Je grimaçai un sourire, désolé, je parle pas chinois, lui demandai s'il pouvait répéter en anglais, mais il ne comprit pas la question. Il reprit et se mit à faire le dialogue à lui tout seul, étouffant parfois un petit rire quand il y avait lieu ;

j'essayais quelques réponses en français, il me tapait sur l'épaule en riant de plus belle, ça n'arrêtait pas et j'avais envie de revenir à ma lecture. Il désigna mon T-shirt chiffonné à côté de moi, oui, j'ai chaud, je fis un geste de gars qui avait chaud. Il voulut voir le livre, je lui montrai la couverture et soulignai du doigt le nom de l'auteur. Même pas certain qu'il y lise le nom d'un compatriote, mais, dans tous les cas, il était lourd. Je-fois-lire, articulai-je. Vous-êtes-lourd. Le vieux bizarre sourit, tapota mon livre d'un air satisfait et, tout d'un coup, attrapa ma bite par-dessus mon pantalon et la lâcha en un éclair, dans un nouvel éclat de rire. Putain qu'est-ce que tu fous, je lui dis, lâche-moi je suis en train de lire, et quand je m'apprêtais à lui ordonner de dégager de mon banc il se leva, avec son short à carreaux et son débardeur lâche, et s'en alla, l'air de rien, sans paraître inquiet par mon cri, seulement comme s'il en avait fini de ce côté-là.

Je me demandai ce qu'il avait voulu faire à toucher ma bite sans prévenir, il avait dit quelque chose en même temps, évidemment impossible à comprendre, et maintenant il n'était plus là. Je rouvris mon chapitre, mais j'étais incapable de me concentrer et, en pensant à ce connard, je pris conscience d'avoir été dupé, toute la conversation à sens unique menée depuis qu'il avait pris place sur le banc n'avait sûrement été destinée qu'à me mettre à l'aise pour pouvoir mieux m'agripper les couilles, par surprise, comme en terrain conquis. Je

regardai autour de moi pour chercher des témoins ou voir si, éventuellement, j'aurais mal compris les codes, lire un livre torse nu à Zhongshan Park pouvait signifier touchez-moi la bite, c'est mon hobby du week-end, mais je ne voyais que des familles qui se promenaient avec des glaces, des poussettes et des filets à papillons. J'essayai de continuer ma lecture en sentant mes nerfs se crispier, les mâchoires serrées, les narines jaunes. Visualisai le poing que j'aurais dû lui écraser dans son menton flétri de vieux satyre avant même qu'il ait le temps de voir venir, mais au moment où je me décidai à aller le chercher, et le trouver, une averse se déclara, magistrale, et me renvoya chez moi, avec mes rêves de vengeance pas consommés ; je courais, mon roman m'abritait.